Document generated on 04/28/2025 3:51 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Silk
Les signes éthérés du regard
Soie/Seta — Canada / Japan / Italie / France / Grande-Bretagne 2007, 110 minutes

Élie Castiel

Number 250, September–October 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47457ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2007). Review of [Silk : les signes éthérés du regard / *Soie/Seta* — Canada / Japan / Italie / France / Grande-Bretagne 2007, 110 minutes]. *Séquences*, (250), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Admiration, béatitude, partage et abandon

Silk

Les signes éthérés du regard

1861. Hervé Joncour, jeune français marié à Hélène Fouquet, vit de la culture des vers de soie. Comme une épidémie menace ses productions, il se rend au Japon pour acheter des cocons sains. Au cours de son expédition, son regard va croiser celui de la concubine d'un magnat de la soie. La jeune femme mystérieuse l'obsède, mais il n'échangera avec elle que des regards complices.

ÉLIE CASTIEL

En apparence de simples regards, mais pleins d'intensité, des regards qui expriment le désir de l'un envers l'autre, qui divulguent, avec subtilité et abandon à la fois, le besoin de rapprochement des corps. Cette particularité du film est primordiale pour la compréhension du récit puisque celui-ci repose essentiellement sur la notion du regard. Le héros est un être éthéré attiré par le concept du beau (finesse du tissu, délicatesse de la concubine) et par tout ce que ce phénomène des sens, complexe et enivrant, peut exprimer : désir, volupté, envie, partage, admiration, béatitude, attente, abandon. À partir de cette action, banale et instinctive de prime abord, François Girard construit une mise en scène des plus maîtrisées, déployant ses dispositifs scéniques avec un contrôle étonnant. Ici, les œillades partagées entre les deux protagonistes se manifestent par des mouvements du corps qui relèvent d'une mise en situation stratégique, presque théâtrale, si ce n'était des lieux et des décors. Ces scènes sont de purs délices en ce qui a trait à la réalisation — qu'il s'agisse d'une réunion d'affaires en présence de Hara Jubei, homme puissant de l'industrie de la soie qui échange des regards complices avec sa concubine, ou le héros devant une rivière d'eau chaude admirant la jeune concubine prenant son bain et exhibant son corps à moitié, ou encore de la cérémonie du thé (émouvant hommage à Ozu), alors que la même ingénue utilise les codes de ce rituel ancestral pour pratiquement offrir son corps et son âme à l'étranger. Mais ici, le rapprochement des corps n'est pas aussi direct qu'il ne le laisse croire; au contraire, il est desservi par quelque chose du domaine de l'infatuation (en langage populaire, le coup de foudre).

Le regard, c'est aussi les décors et les lieux, mis ici en images par la direction photo sublime et admirablement séductrice d'Alain Dostie (**Les Vautours**, **Le Party**, **Le Violon rouge**), donnant une perspective large et tout son sens à l'utilisation du cinémascope.

Le regard, c'est aussi la voix off du héros, puisque celle-ci évoque des lieux, des personnages, des situations, des mises en perspective, la notion du vrai et du faux, tout ce que l'on peut inventer au nom de l'amour, ou plutôt ici de ce qu'on croit être de l'amour. Il n'est donc pas surprenant que le début du film soit marqué par la voix en retrait d'Hervé Joncour se rappelant d'une idylle non consommée, d'une image de celle qu'il aurait voulu posséder.

Le rapprochement des corps doit ultimement se faire par leurs échanges de regards.

Dans **Silk**, le commerce de la soie n'est qu'un prétexte, car il s'agit avant tout d'un film romantique qui repose uniquement sur la problématique du protagoniste principal. Michael Pitt compose ici un héros digne de l'unique roman d'Emily Brontë (*Les Hauts de Hurlevent*). Il explore avec finesse une multitude de sensations liées à l'identité : l'amour fusionnel, la famille, l'infatuation, la passion enfin, celle qui fait s'évanouir toutes les distances et cicatriser les blessures les plus profondes.

François Girard aborde le drame romantique avec une bonne dose d'intelligence et d'ingéniosité. De toute évidence, le pari d'adapter un roman fait de sensations était de taille et il a été relevé haut la main. L'œuvre de Girard a une construction narrative particulièrement ingénieuse. Les passages entre la fiction et l'imaginaire du héros sont fluides, tout en demeurant parfaitement étanches; les deux aspects narratifs se développent de manière indépendante et connaîtront leur propre résolution. Dans la fiction, l'amour suit sa destinée, alors que dans l'imaginaire, les souvenirs vont demeurer entiers et impérissables.

Par bien des aspects, le film cache une certaine forme d'ironie. Les deux amants du récit imaginaire (puisqu'il s'agit d'une infatuation) ne se toucheront jamais, victimes des interdits (choc des cultures). Le rapprochement des corps doit ultimement se faire par leurs échanges de regards. Leurs contraintes, en fin de compte, sont plus subtiles et fortes, et finiront par détruire toute possibilité d'avenir à leur passion.

Film de silences, mais aussi film de toutes sortes de bruits : fracas, roulements, bruissements, coups, éclats, retentissements, crissements. Sur ce point, on retiendra avec tristesse et mélancolie la dernière collaboration de Hans Peter Strobl (mort récemment), à qui l'on doit des centaines de collaborations au niveau du son et qui ici produit des échos prodigieux qui resteront gravés dans la mémoire.

Nous avons intentionnellement choisi de ne pas évoquer le roman d'Alessandro Baricco, préférant nous en tenir au film, uniquement pour ce qu'il est, un travail original qui comporte ses propres codes, différents de ceux de l'écriture, certes, mais néanmoins assujettis aux critères que sont la rigueur,

Un héros digne de l'unique roman d'Émily Brontë

la maîtrise, la discipline, la continuité, les correspondances, les mises en situation, les rapprochements, les rapports entre les personnages et ultimement, la notion de catharsis. Le héros en fin de compte accepte son destin, en silence, respectant les lois de la nature. Le dernier plan, d'une force d'évocation remarquable, se présente comme la métaphore brillante de la destinée, cette force universelle, à la fois causale et inéluctable, que doivent subir tôt ou tard tous les êtres humains.

Par de multiples retours dans le passé, François Girard brosse le portrait d'une passion dont la douleur ne s'effacera jamais. Il fait ainsi du protagoniste principal un héros romantique à part entière, perdu dans la société des humains et qui, paisible, retrouve dans une fin sublimement symbolique les signes évidents et pathétiques d'une destinée toute tracée.

Car avant tout, **Silk** fait partie de ces films dans lesquels le mystère est aussi habilement distillé que la mise en scène est soignée. François Girard propose une œuvre intense, instinctive, d'une rare beauté plastique, et immensément libre.

■ **SOIE / SETA** — Canada / Japan / Italie / France / Grande-Bretagne 2007, 110 minutes — **Réal.** : François Girard — **Scén.** : François Girard, Michael Golding, d'après le roman d'Alessandro Baricco — **Images** : Alain Dostie — **Mont.** : Pia di Ciaula — **Mus.** : Ryuichi Sakamoto — **Son** : Hans Peter Strobl — **Dir. art.** : François Séguin — **Cost.** : Carlo Poggioli — **Int.** : Michael Pitt (Hervé Joncour), Keira Knightley (Hélène Fouquet), Koji Yakusho (Hara Jubei), Mark Rendall (Ludovic), Sei Ashina (la concubine), Kenneth Welsh (le maire Joncour), Jun Kunimura (Umon), Alfred Molina (Baldabiou), Callum Keith Rennie (commerçant), Miki Nakatani (Madame Blanche), Kanata Hongo (le jeune adolescent) — **Prod.** : Niv Fichman, Nadine Luque, Domenico Procacci, Sonoko Sakai — **Dist.** : Alliance.